

Anna Kim
Temps de Glace

Roman

Editions Belles-Lettres Droschl

« C'est étonnant comme le mort nous saute dessus au coin des rues ou bien dans les rêves. »

Virginia Woolf : LES VAGUES.

« Ante mortem data (AMD), ce sont tous les renseignements fournis par celui qui a vu la personne considérée comme morte pour la dernière fois et qui connaît les circonstances dans lesquelles elle a disparu ou alors les renseignements fournis par quiconque la connaissait bien. AMD est une association ayant pour but d'aider à l'identification éventuelle de restes humains. Dans le questionnaire utilisé pendant l'interview, on demande des informations détaillées sur les vêtements, les caractéristiques physiques, les particularités médicales et dentaires ainsi que sur les vêtements portés par la personne au moment de sa disparition.

Le Comité International de la Croix Rouge et les Sociétés Nationales concernées ont, pour ainsi dire, complété les informations récoltées par AMD dans les régions de l'ancienne Yougoslavie et, en collaboration avec le Réseau International de Recherche de la Croix Rouge, on va désormais commencer à rassembler les AMD des familles de disparus, vivant en dehors des régions de l'ancienne Yougoslavie. »

Répertoire des informations recueillies par AMD, août 2004.

1.

Ta voix, fluette, se fait entendre tout contre mon oreille comme si tu étais près de moi et que tu murmurais, tu dis, tu penses plus que tu ne dis, ils l'ont enfin trouvée –

Ma pitance : souvenir, dot et pierre de touche. Cela signifie-t-il qu'on ne peut transmettre les choses isolément ? Et cependant, je suis prête à découvrir l'impuissance du langage et je capitule, peu à peu tes paroles me reviennent et je deviens comme toi : vulnérable. Impossible de décrire ça auparavant, ce n'est qu'ensuite, après le retrait, que le sens se révèle.

Tu répètes, ils l'ont enfin trouvée. Je demande, comment te sens-tu ? Mal, dis-tu, mal, pas du tout soulagé. Désormais, les choses sont enfin claires, dis-je, tu voulais qu'elles le soient. Paroles de réconfort qui tombent dans le vide et je l'aurais perçu si j'avais vraiment pensé ce que je disais. Tu te tais. Je suis vraiment désolée, dis-je, tu coupes, est-ce que tu m'accompagnerais, demandes-tu, est-ce que tu m'accompagnerais à Pristina, je ne veux pas y aller seul.

Six mois auparavant : je ne t'aurais pas rencontré si j'avais cédé la tâche, à une collègue, bien plus expérimentée, plus professionnelle que moi ; donc je me plonge dans le questionnaire, veux ignorer le sentiment d'avoir fait incursion dans ton journal, dans ces pages sur lesquelles je passerais volontiers si j'avais le choix ; dans ma tête la consigne de contourner la douleur – ne pas l'aborder, ne jamais l'aborder. Eviter les sentiments, rechercher les faits : des noms, des chiffres, des lieux. Le moins de

perturbation possible, verrouiller les portes, sécuriser les pièces, débrancher les téléphones. Ne tenter aucune discussion, expliquer les circonstances, dire que ça prend du temps d'analyser les données, le processus d'identification dure longtemps, plus longtemps que prévu, davantage qu'il n'est bon. Par le passé, il y a eu des problèmes, on n'a pas travaillé consciencieusement, ouvert et refermé des tombes, ça ne se reproduira plus. Ne pas oublier : les interviews sont accordées en toute liberté. S'il refuse de répondre à une question, ne pas insister, laisser une carte de visite, demander poliment une réponse, quand le temps sera venu. S'il ne peut se souvenir de certains détails, poser des questions complémentaires pour enclencher le processus de la remémoration. Répéter les questions, reformuler et répéter un instant plus tard, des détails viendront, trop importants pour demeurer dans l'oubli.

Février, en début d'après-midi, temps ensoleillé, froid, clair, le printemps se prépare déjà, j'entre dans la rue Paulaner, je me gare au bâtiment annexe de la Croix Rouge, un parallépipède blanc aux fenêtres laiteuses, impénétrables au regard, dans la salle d'attente, deux tables en plastique et des chaises de jardin, un porte-manteau en bois, des tableaux d'affichage en liège ; derrière les rideaux se trouve le reste de la famille, un parapluie et une bicyclette.

Dans le couloir, première porte à droite, la salle de réunion, toute blanche, le sol une touche plus foncé peut-être, une table de couleur claire, en bouleau, des fauteuils aux pattes munies de rondelles de caoutchouc si bien qu'on ne peut les pousser, chaque fois, il faut les soulever ; accroché au mur, tout près de l'entrée, un tableau blanc avec des aimants colorés et des crayons, à l'autre bout de la pièce, un ordinateur sans propriétaire. Sur la table, une bouteille d'eau, trois verres, un pack de jus d'orange et une

assiette de gâteaux, personne n'y touchera, de tout l'après-midi, après la conversation, après, je m'en débarrasserai, je les jetterai un par un dans la poubelle.

Tu es en retard de vingt minutes, tu dis que tu as essayé d'ouvrir la porte d'entrée, mais qu'elle était verrouillée, c'est pourquoi tu as fait les cent pas dans la rue et tu m'as cherchée, moi Nora, tu restes indécis dans l'encadrement de la porte, les deux mains dans les poches de pantalon. Je pense que tu as tout juste la quarantaine, j'apprends plus tard que tu as vingt-neuf ans, je te prie d'entrer dans la salle de réunion, te fais asseoir le dos tourné à la fenêtre, me tiens moi-même à ta droite, caché derrière la carte du Kosovo, un tableau avec des motifs colorés, un mètre en ruban, des mouchoirs en papier, des stylos bille et une rame de feuilles blanches.

L'expérience m'a appris à demeurer, du moins en partie, invisible, ainsi vous parlez plus librement, vous qui souffrez-

La semaine dernière, Azra, le cheveux lisse, brun foncé légèrement auburn, les joues caves. Elle suppose, elle le sent, elle est sûre que son mari est enterré dans la fosse commune de Z., un village à la frontière serbe. Elle dit qu'elle le sait, que c'est une certitude, je demande comment elle peut en être si sûre, elle dit que c'est un sentiment qui la tenaille, un tourment secret, né du désir de savoir si enfin elle est en droit de prendre le deuil et si elle peut respirer, oui respirer, dit Azra, elle ne le peut pas tant que demeure l'espoir qu'il pourrait être encore en vie. Joue avec l'anneau à son annulaire, maintenant, elle est mariée depuis aussi longtemps qu'elle le cherche, un rayon de lumière se prend dans le mince anneau d'or, projette des éclairs au mur. Plus aucun souvenir, dit-elle, j'ai perdu les images, elles se sont échappées de mes yeux, l'une après l'autre, et elles se sont glissées le long de la paupière jusqu'à l'angle mort.

Tu continues de te taire, tu fermes un instant les yeux ; ta voix distille le silence avec circonspection, s'arrête finalement

sur ces mots je cherche ma femme, je la cherche depuis sept ans.

Comment vous appelez vous ?

Tu me donnes ton passeport

Luan Alushi

La personne disparue est votre femme ?

Tu approuves d'un signe de tête, je note l'heure et le lieu de l'interview : Vienne, le

5 février 2005

Quand votre femme a-t-elle disparu ? Si vous ne connaissez pas la date exacte, indiquez moi, s'il vous plaît, une période.

Tu feuilletes ton carnet d'adresses, consistant, il tient parfaitement dans ta main, les pages en sont écornées, la tranche en est dorée, il est relié en cuir, façon crocodile, la reliure de couleur brune et même marron foncé, marron parce qu'usée par le temps ?

Le 23 décembre 1998.

Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

Le jour précédent, le 22 décembre, quelques heures avant l'arrestation.

Quand avez-vous vu votre femme pour la dernière fois ?

Il hoche la tête.

Je ne réussis pas à m'en souvenir, soit en octobre, soit en novembre, pendant les jours fériés, La Toussaint, le jour des Morts.

Où l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

Dans mon village B., près de Kosovska, environ soixante kilomètres au nord de Pristina.

Pourquoi ce laps de temps entre la dernière conversation et la dernière rencontre ?

À l'époque, je travaillais à Vienne, dans une buvette et dans la construction, les jours fériés et les vacances, je les ai passés dans ma famille, à B.

Travailleur frontalier à l'époque, et maintenant établi à Vienne. Plus tard, j'apprends que

tu as commencé à travailler dès seize ans, en Autriche, pour nourrir ta famille ;

Quelques mois après, la guerre a éclaté, le 24 mars 1994.

Tu tousses, tu te balances d'un pied sur l'autre, tu respires un grand coup, soupir déguisé.

Ce jour-là, je suis parti le plus tôt possible.

Quel jour ?

Le 23 décembre, je suis parti le 23 décembre à quatre heures. Les rues étaient désertes. Il ne m'a fallu que neuf heures. Neuf heures, c'est peu.

De nouveau ton regard circule entre moi et la porte, raclement de gorge, tu passes la main sur le plateau de la table. Tu plisses les yeux, sourire avorté.

Je l'ai manquée à trois heures près. Trois heures.

Puis la voix se dérobe, tu es obligé de la récupérer en te raclant la gorge. Tu ne me regardes pas lorsque tu parles. Tu serres les lèvres, tu te racles la gorge, encore et encore.

Que voulez-vous dire, pourquoi manquée ?

Si j'avais été plus rapide et gagné ces trois heures, j'aurais été là. J'aurais peut-être pu empêcher l'enlèvement.

Tu soupIRES, te retournes, le visage vers la fenêtre.

Qui l'a vue en vie pour la dernière fois ?

Un instant de silence, hormis le bruit de fond, la circulation de l'après-midi.

Ma famille. Ma mère, mon frère, sa femme et ses quatre enfants.

Tu as décidé de raconter, mais parfois tes mains tremblent, un double tremblement, comme celui des paroles, une deuxième secousse dans la gorge ; tu fixes la porte comme si c'était une fenêtre

et dans l'encadrement de celle-ci, un paysage inoubliable, puis un sursaut, tu fouilles dans ton pantalon et poses sur la table le passeport de ta femme, un mince album photo ainsi que l'acte de mariage. Le questionnaire-ante-mortem : vingt-deux rubriques, les signes distinctifs d'une personne disparue, les marques particulières qu'elle possédait de son vivant, ante mortem, les conserver dans le but, par l'analyse et la comparaison des ossements, de découvrir des fragments d'os, des données post mortem. Ce n'est pas la personne que l'on découvre, mais ses restes. La partie la plus intime, si l'on veut, opposée à l'extérieur, au sens de la dernière chose, la toute dernière, et néanmoins, ils parlent d'identité, ceux qui regrettent leurs disparus, ceux qui cherchent, et, par là, ils entendent une union complète, en même temps, l'unité interne de la personne, les plans se recouvrent, paraissent inséparables : c'est inévitable, le cadavre devient un individu à part entière. Combien de temps peut encore perdurer cette représentation, certes, aussi longtemps qu'on n'a pas vu les restes de la personne, aussi longtemps que l'état de mort peut demeurer une abstraction.

Le mort, il s'en moque que l'on trouve son identité ou non, pour lui, ça n'a plus d'importance qu'il en possède une ou bien qu'elle ait disparu durant ses dernières années de vie ; de son point de vue, elle n'existe que pour les autres, pas pour lui. Si on finit par la trouver, elle est corporelle et accidentelle ; accidentelle dans la mesure où il n'a jamais été question d'elle, mais simplement de son classement dans une catégorie.

L'identité, d'après le questionnaire, est clairement définie, elle est constituée par le sexe, l'âge, des maladies, l'habillement, les dépositions des témoins et les rencontres de hasard. Pendant l'entretien, nous tentons de cerner la personne disparue, de la retenir, d'en fixer son image. Peut-être est-ce ma foi vrai : ce qui fait le caractère unique d'un individu, son identité ?, est effectivement immortel, ce peut être trouvé longtemps encore après sa mort ; chaque phrase est un acte, chaque mot

est exploité : fonder une identité par la parole, donner une identité, en ronger la substance, car on parle en nom et place d'un individu, on marche dans des empreintes de pas inconnues, toujours trop grandes d'une pointure ; la perspective étrangère augmente encore la distance – et un signe particulier vole la vedette à tous les autres : la disparition se mue en une marque de naissance sur le front, en une cicatrice sur la joue, en une préférence pour nager sous la pluie, pour flâner dans les rues après minuit.

Qui vous a raconté l'enlèvement ?

Ma mère, Emine Alushi.

Ta voix s'assombrit, un peu ; les yeux dont l'éclat, au bord, se ternit, tu tritures sans cesse tes mains.

De loin, j'ai déjà vu que quelque chose était arrivé ; la porte de la maison était grande ouverte, nos voisins et mon frère étaient dans la rue, sans vestes, alors qu'il faisait très froid. Des gants spéciaux, très épais, les jardins enneigés sur la route du village, ton haleine laisse sa trace dans l'air. Lorsque tu vois l'agitation, tu accélères, tu te gares juste devant l'entrée, tu parcours les derniers mètres jusqu'à l'entrée de la maison, ton frère Fehmi te fait signe, Emine crie, ils l'ont arrêtée, ils l'ont emmenée !, tous parlent en même temps, devant toi, des pleurs incessants, tu demandes qu'on se calme, qui ont-ils emmené, demandes-tu, qui ?, ta femme !, hurlent-ils, tu rassures, ce ne peut être qu'une erreur, une méprise, pourquoi l'arrêteraient-ils, dis-tu, tu voudrais tous les entendre, l'un après l'autre, il y a trois heures, ils sont venus il y a trois heures et ils l'ont emmenée avec Ali !, j'interromps.

Qui est Ali ?

Mon voisin.

Tu pousses un soupir, j'ai cassé le rythme. Je te donne un verre d'eau, tu bois, des gouttes de sueur perlent à ton front, tes genoux tremblent.

Que s'est-il passé ?

Une douzaine d'hommes masqués à la porte, ils tapent sauvagement du poing, ils parlent albanais, certains ont un uniforme, d'autres sont en civil, quelques-uns portent des gilets noirs et des gants rouges, la plupart sont masqués, un seul ne l'est pas, ses cheveux sont longs et blonds. Ils exigent qu'on ouvre la porte, la famille est indécise, la question est : fuir ou se cacher, Emine voudrait parler avec les hommes, mais auparavant Fehmi et ses fils doivent disparaître, elle a entendu parler d'arrestations, mais qui ne visent que les hommes, Fehmi, demande-t-elle, retirez-vous dans la cave, c'est alors seulement que nous ouvrirons la porte, nous ne ferons que l'entrebailler. Les hommes la poussent dans le séjour, ils hurlent, ils veulent des armes, de l'or et de l'argent liquide !, les femmes ne répondent pas, les enfants gémissent, alors les hommes les frappent avec leurs fusils. Nous n'avons rien, crie Ermine, le haut du corps bleui par les coups, ils lui cassent le poignet, nous n'avons pas d'armes, tiens-donc !, ils ne la croient pas, ils la piétinent, la frappent au visage, enchaînent les enfants ensemble par le cou, les forcent à s'agenouiller sur le sol de la cuisine, ta femme est injuriée, enmenée, personne n'ose contredire, des horreurs résonnent aux oreilles. Ils entendent la portière de la voiture s'ouvrir et se fermer, le moteur démarrer.

Quelqu'un a-t-il vu l'auto ?

Mon neveu, il a dit que c'était un grand bus Volkswagen, la trace des pneus était encore visible le lendemain matin.

Avec quoi les visages des hommes étaient-ils masqués ?

Avec des foulards noirs qui couvraient la bouche et le nez.

Comment était leur uniforme ? Votre famille a-t-elle remarqué un emblème spécifique ?

Il était vert, sur l'insigne, il y avait un aigle blanc.

J'ai entendu parler d'eux, des Aigles Blancs et des Tigres d'Arkan, des unités paramilitaires, qui pensaient tirer de la guerre davantage que deux mille marks par mois, en plus des primes pour les villages détruits, les expulsions réussies, l'évacuation de régions entières, du travail sur mesure, et enfin la prise en otage de réfugiés, pris isolément, qui n'ont été rendus à leurs familles que contre des sommes d'argent élevées, à condition que l'otage ait survécu –

Nous avons le même soupçon, mais nous n'en disons rien.

C'est seulement maintenant que je suis en droit de m'intéresser au nom de la disparue : les questions, strictement posées dans l'ordre prévu, impossible de s'en écarter. Eviter la forme du passé, absolument.

Comment s'appelle votre femme ?

Fahrie Alushi.

A-t-elle un pseudonyme ?

Non.

Comment s'appelait-elle avant son mariage ?

Ivanova.

Où est-elle née ?

Pristina

Quand est-elle née ?

Le 5 août 1977

Possédez-vous des papiers personnels de votre femme, en dehors du passeport ?

Non

Avez-vous des photos de votre femme ?

Tu poses des photocopies du passeport sur la table : le fond d'un bleu turquoise, Fahrie porte un tailleur gris, des boucles brunes retombent sur son front.

Où vivait-elle avant la guerre ?

À B.

Quelle était sa profession ?

Elle était étudiante.

Avez-vous jamais entendu d'autres gens, d'autres personnes que votre famille dire que votre femme avait survécu ?

Tu me regardes comme si tu ne me comprenais pas, comment le pourrais-tu d'ailleurs, tu crois que ta femme vit encore ou en doutes-tu ? Moi non plus, je ne voudrais pas poser cette question, je préférerais passer ce chapitre, crois-moi, et cependant –

je continue ; je remarque que je parle plus bas, tu plisses le front comme si tu essayais de placer ton oreille plus près de moi.

Si oui, le témoin a-t-il fourni une déposition écrite ? Savez-vous où cette déposition pourrait se trouver ? Savez-vous peut-être aussi où et dans quelle région, selon le témoin, le cadavre pourrait être enterré ?

Je ne puis dire si tu es scandalisé, si tu es horrifié, ton regard me paralyse, un mur ; tu croises les bras.

Non, il n'y a pas de ces témoins, mais je suis sûre qu'il y a une liste de toutes les tombes, cachée quelque part, enterrée

–

comme il y a un livre des vérifications ? Un registre dans lequel on décrit lequel parmi les disparus a été vu quand et où ; il circule soi-disant dans les restaurants et les cafés, un ouvrage qui promet des merveilles, mais sa publication est arbitraire, aussi arbitraire que les enlèvements, les arrestations, dont il parle.

Que portait votre femme lorsqu'elle a été enlevée ? Pantalon ? Robe ? Était-elle pieds nus ou avait-elle des chaussures ? Si oui, lesquelles ?

Tu feuilletes ton carnet d'adresses.

Elle portait une jupe longue, noire, en coton, un collant, des bottes et un corsage blanc.

Portait-elle des sous-vêtements ?

Tu approuves de la tête.

Quoi exactement ? Soutien-gorge et petite chemise ? Un slip ?

Tu hoches la tête, ça, tu ne l'as pas noté. Quand tu réponds, je soupçonne que tu parles seulement pour remplir le formulaire.

Une petite chemise blanche en coton et une petite culotte blanche.

De quelle couleur étaient les bottes et le collant ? En quelle matière étaient les chaussures et les bas ?

Les bottes étaient en cuir noir, le collant-

Tu hausses les épaules, tu ne sais pas ; et moins tu sais, plus il te paraît invraisemblable de retrouver jamais Fahrie et plus tu te sens coupable ; comme s'il était en ton pouvoir, pour chaque réponse positive, de lui faire accomplir un pas en dehors de son cachot.

Quelle était la marque de ses habits ? Pouvez-vous vous souvenir de l'endroit où votre femme achetait de préférence ses vêtements, dans quel magasin ?

Coup d'œil perplexe.

Portait-elle sous son corsage, en plus de ses sous-vêtements quelque chose d'autre, un T-Shirt peut-être ?

Non.

Comment était le corsage ? Avait-il des manches courtes, longues ou étaient-ce des manches ballons ? Avait-il un imprimé particulier ? Était-il à rucher ou cintré ?

Tu soupîres, survoles les photos dans l'album. Pas de corsage blanc.

Je ne sais pas, je ne m'en souviens pas, peut-être avec des rayures, oui je crois qu'il était rayé.

De quelle couleur étaient les rayures ? Etaient-elles étroites, larges ou ornées d'un motif ?

Le soir rend les pensées plus sombres, tu connais ce signe, c'est ainsi que se présente un cheminement difficile : maintenant les voilà de nouveau, tes soupirs, qu'est-ce donc, le premier pas vers les larmes ? Néanmoins, tu soupiras plusieurs fois avant de commencer à pleurer ; et parfois les soupirs semblent remplacer les pleurs, jusqu'à ce que ceux-ci finissent par devenir irremplaçables.

Quelle taille fait votre femme ?

Elle était petite, frêle –

tu fais signe, traces les lignes de son corps dans l'air, t'interromps brusquement. Tu pousses des soupirs, réprimés, à peine audibles, mais tout de même. Tu fais signe qu'il n'y a plus de mots justes, en même temps tu cherches, tu t'évertues à faire des phrases correctes. La pause demeure, car c'est un espace vide. Aussi longtemps qu'il n'y a pas de vrais mots, cet espace doit demeurer inoccupé –

Elle est petite, une tête de moins que moi.

Environ un mètre soixante ?

Oui.

Traduction : Maryse Jacob

